Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 52

Artikel: Une méprise
Autor: L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185447

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-septième année. N° 52 Samedi 27 Décembre 1789

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 27 Décembre 1879.

L'hiver est rude. La neige persiste sur les campagnes; loin des grandes routes et des centres habités règne un silence à la fois triste et imposant. Dans les villes comme sous les toits de chaume, il est bien des misères connues et bien des misères ignorées.

Que tous ceux qui peuvent y apporter quelque soulagement le fassent. Dieu s'en souviendra.

Ce long deuil de la nature, ces souffrances du pauvre, les dernières heures de 1879 qui vont sonner, les vides qui se sont fait dans nos rangs pendant les douze derniers mois, tout fait éprouver le besoin de s'entourer de ceux qui nous sont chers et de reprendre dans l'union et la paix de la famille de nouvelles forces pour commencer un nouveau voyage.

Il est vrai que ces impressions sont parfois très passagères. On a vu maintes familles brouillées pendant le courant de l'année, profiter de cette circonstance pour se réconcilier, — quittes à se « rebrouiller » huit jours après sous un prétexte plus ou moins futile.

Nous n'en finirions pas si nous voulions faire le narré des effusions, des déboires sans nombre et des inconséquences de ce jour à double face. Car enfin, mon cher, de quoi me félicitez-vous ? De ce que hier c'était le 31 décembre et qu'aujourd'hui c'est le 1er janvier? Mais ce n'est pas moi qui ai fait cela. Me félicitez-vous peut-être de ce que j'ai une année de moins à passer dans cette cohue et ces misères qui m'entourent? Ce serait peut-être plus raisonnable; mais telle n'est point votre idée. Vous me souhaitez une bonne année, et cependant avec toutes vos protestations d'amitié vous aurez soin, si vous êtes négociant, de renchérir le plus possible ce que je veux acheter ou de me faire concurrence.

Le jour de l'an, c'est inouï comme on vous aime, comme on vous adore. Le *lendemain,* c'est autre chose. On calcule combien on a donné et combien on a reçu; on cherche à se souvenir si ceux à qui on a donné avaient l'air satisfait. Le *surlendemain,* les doux épanchements se refroidissent, l'aridité et le positivisme des affaires reprennent le dessus; et tel qui vous ouvrait gracieusement son cœur et sa bourse deux jours auparavant, vous dira : « Mon ami, nous sommes revenus à la saison ordinaire de janvier, le thermomètre est à la glace et le baromètre annonce la neige. »

Malgré cela, nul ne veut déroger aux anciens usages : c'est affaire d'habitude.

Une méprise.

La scène se passe dans une petite ville universitaire de l'Allemagne du Sud. Sur sa rue principale, antique et sinueuse, donne une de ces maisons hautes et étroites auxquelles le langage populaire a prêté le nom caractéristique d' « Essuie-mains. » Sur le devant, chacun de ses quatre étages servait de logis à un étudiant. Les bourgeois, comme de juste, logeaient sur la cour. Le digne piédestal de cette superposition des quatre facultés était formé, au rez-de-chaussée, par un débit de bière.

A l'époque dont nous parlons, cette intéressante construction abritait sous son toit quatre fils de la libre Helvétie.

Le locataire du troisième se vouait à l'étude du droit. La théologie avait fixé ses pénates au second étage, et la philosophie, — cela paraît naturel, — s'était installée aussi près que possible des nuages. La médecine, enfin, campait dans les bas fonds du matérialisme, immédiatement au-dessus du débit de bière.

Fidèle aux antiques traditions, le représentant du droit était devenu propriétaire d'un chien de forte taille, porteur d'un grand nom historique. A une remarquable beauté physique, *César* joignait les dons d'une intelligence supérieure.

Ces qualités lui avaient très promptement acquis la bienveillance sans bornes de son maître.

Au bout de quelques semaines, César pouvait se vanter de la possession incontestée du canapé. Etendu pendant de longues heures sur les coussins moëlleux, il passait des moments d'une rêverie délicieuse, songeant tantôt aux batailles et tantôt aux belles, savourant en imagination les produits de la boucherie et méprisant de toute la hauteur de ses nobles instincts, et d'un troisième étage, la vie plébéienne du plus grand nombre de ses semblables.

Cependant le sybaritisme universitaire a aussi ses « combles, » et César en fournit bientôt la preuve. Il finit par découvrir que l'appartement renfermait un lieu de repos plus distingué encore que le ca-

napé. C'était le lit de son maître. Poursuivant sa politique agressive, il s'y installa un jour, timidement d'abord, puis avec assurance. La situation ne tarda pas à se compliquer entre les prétendants. César put se convaincre, du reste, qu'au point de vue de la patience de son maître, il était arrivé sur les bords du Rubicon. Moins hardi que son illustre parrain, il ne franchit pas l'obstacle, mais il dut habilement tourner la difficulté.

Dans la matinée, lorsque le disciple de Papinien se livrait aux Pandectes ou aux réminiscences de la veille, César restait modestement sur le canapé ; mais une fois son maître sorti, il s'installait gaillardement derrière les rideaux de l'alcove et s'y livrait à un sommeil bienfaisant, bien moins troublé par les lauriers de Pompée que par la crainte d'être surpris en flagrant délit. Mais César avait l'oreille fine. Au moindre bruit dans l'escalier, il sautait lestement du lit et se réinstallait sur le canapé, où il affectait à merveille les airs d'une hypocrite candeur.

Chaque jour, l'étudiant constatait le désordre de sa couche. Au surplus, il eut beaucoup de peine à se familiariser avec le système d'Epicure, introduit par César. S'il eût été philosophe, il se serait décidé peut-être à infliger à tout hasard une correction au coupable présumé, comptant en cela sur l'effet psychologique et moralisateur d'un tel procédé. S'inspirant de la théorie des contrastes émise par le Phaedon du divin Platon, il se serait dit : « Le bien ne peut se comprendre que par le mal ; en recevant de temps en temps des bastonnades, César jouira, à d'autres moments, du bonheur de ne pas être bastonné. »

Mais, nous l'avons déjà dit, notre étudiant était simple juriste et non philosophe. Ses principes lui défendaient d'agir sans preuves, et ces preuves la prudence de César les évitait.

Un soir, pendant les fatigues d'un long et brillant « commers, » notre juriste s'en ouvrit à ses amis. Un complot fut tramé contre César. On résolut de le surprendre. A deux heures du matin, les conspirateurs se rendirent sur le lieu du délit, ouvrant avec précaution la porte de la maison. Après avoir ôté leurs grandes bottes au pied de l'escalier, ils le gravirent lentement, silencieusement, précédés par le maître de César. La lumière est de trop ; on entre dans la chambre, le locataire du troisième va droit au canapé et tâte les coussins. César n'y est pas. Levant alors leurs cravaches d'une main ferme, les conjurés écartent les rideaux de l'alcove et s'approchent du lit. Un ronflement sonore se fait entendre. Le doute n'était plus permis ; le traître était enfin pris dans le piège. Plusieurs mains s'élèvent et une volée de coups de cravaches pleut sur l'oreiller, provoquant à l'instant même un hurlement d'agonie qui cependant n'avait rien de canin.

Le pauvre théologien, qui venait de rêver à l'apocalypse, crut la fin du monde arrivée. — Sous l'influence de la colère et des libations, on avait pris le second étage pour le troisième.

César entendit et devina le bruit. Les conjurateurs le trouvèrent sur le divan. Ses allures étaient plus candides que jamais. L.

La longueur des jours.

Dans tous les pays du monde, *la pluie et le beau temps* forment l'entrée en matière de toute conversation entre gens qui s'abordent dans la rue, au café ou au cercle et qui n'ont pas un sujet déterminé à traiter.

Mais que de variantes dans ce sujet, toujours actuel, suivant le temps, la saison, la disposition d'esprit des interlocuteurs !

Au printemps, on se plaint ordinairement d'être encore en hiver, et ce n'est souvent que trop vrai.

En été, on s'essuie le front avec son mouchoir et l'on déclare la chaleur intolérable, à quoi l'un ou l'autre des causeurs et quelquefois tous les deux répondent avec beaucoup de philosophie : « Enfin, que voulez-vous, c'est la saison. »

Dans quelques jours, il y aura un thème uniforme de conversation :

« Je n'aime pas l'hiver, avec ses jours si courts » que les deux bouts se touchent. Heureusement » que les jours ont *tourné ;* nous marchons vers la » belle saison. *On s'y connaît* déjà que les jours » ont grandi le soir, mais ils sont encore bien » courts le matin. C'est probablement qu'on est plus » éveillé le soir que le matin. »

N'est-ce pas que vous avez entendu dix ou vingt fois cette conversation, chaque année, pendant le mois de janvier ?

Et chacun de croire que c'est parce qu'il a les yeux plus ouverts qu'il s'aperçoit mieux que les jours ont grandi le soir.

Ouvrez l'almanach du *Bon Messager*, qui vous donne pour chaque jour l'heure du lever et du coucher du soleil. Qu'y trouvez-vous ? La constatation du fait que chacun observe, savoir qu'en hiver les jours croissent plus rapidement le soir que le matin !...

C'est le lundi 8 décembre que le soleil s'est couché le plus tôt, savoir à 4 h. 11 m.; pendant une semaine, le coucher a eu lieu à la même heure, à quelques secondes près; mais, dès le lundi 15 décembre, la croissance a commencé à se produire et aujourd'hui, samedi 27 décembre, le soleil se couche à 4 h. 18 m.; c'est-à-dire que nous avons déjà gagné le soir 7 minutes sur la durée du jour, et que nous nous retrouvons, sous le rapport du coucher du soleil, au même point que le 23 novembre.

Quant au lever, nous sommes moins avancés. Aujourd'hui, 27 décembre, le soleil s'est levé à 7 h. 44 m. et, du 1er au 9 janvier, il se lèvera à 7 h. 46 m. Nous avons donc deux minutes à perdre encore le matin. Les jours ne commenceront à croître le matin que le 10 janvier et bien lentement encore. Le 12 janvier, quand le soleil se lèvera comme aujourd'hui à 7 h. 44 m., il se couchera à 4 h. 33 m.

Nous en serons donc au 12 janvier au même